

connaître autrement afin de vous prouver la sympathie que j'ai pour vous ! Qui vous êtes. Est-ce que la délicatesse de vos sentiments ne me l'a pas dit déjà ? Est-ce que je ne le vois pas dans le regard de vos beaux yeux si doux ? Vos yeux, ma chérie, sont le miroir de votre âme, ils reflètent toutes vos pensées. Allez, je n'ai pas besoin de vous connaître d'avantage pour vous aimer. Plus tard, si vous en éprouvez le désir, si vous me jugez digne de votre confiance, vous me raconterez votre histoire. Mais, je le dis encore, ce que je sais me suffit, et je suis certain d'avoir bien placé mon affection.

Un sourire doux et triste glissa sur les lèvres de la jeune femme.

—Eh bien ! c'est dit, vous acceptez ? fit Solange.

—Mais vous êtes donc la Providence ! s'écria Gabrielle.

—La vôtre aujourd'hui, répondit la complice de Durand qui avait toutes les audaces.

—Je ne veux pas vous refuser, reprit la jeune femme ; je ferai comme vous voudrez ; seulement...

—Dites.

—Je veux vous être à charge le moins possible, vous me ferez travailler.

—C'est déjà convenu, nous travaillerons ensemble.

—Ah ! je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous, dit la jeune femme, comment reconnaître tant de bontés ?

—En m'aimant un peu, répondit Solange.

—Je vous aime déjà beaucoup, fit timidement Gabrielle.

—Enfin, s'écria Solange avec une joie et une émotion parfaitement jouées, je vais donc avoir une véritable amie !

Et elle ouvrit ses bras à la jeune femme.

Gabrielle se jeta à son cou et se mit aussitôt à sangloter.

Au bout d'un instant, quand la jeune femme fut un peu calmée, Solange lui dit :

—Ma chère Gabrielle, vous n'avez plus que la nuit prochaine à passer dans ce bouge ; dès ce soir ou demain matin vous rassembleriez vos petites affaires et les mettriez dans votre malle. Si vous le jugez nécessaire, vous préviendrez le logeur de votre départ. S'il vous questionne, le plus simple sera de ne pas lui répondre. Je viendrai vous chercher demain avec une voiture. Je ne peux pas dire à quelle heure je serai ici, mais vous pourrez m'attendre à partir de cinq heures.

—Mes préparatifs ne seront pas longs à faire, répondit Gabrielle. Demain, à cinq heures, je serai prête à partir.

N'ayant plus rien à dire, Solange quitta Gabrielle, enchantée d'avoir si bien réussi.

Elle prit le premier fiacre vide qu'elle rencontra dans la rue et se fit conduire chez elle.

Elle avait, elle aussi, à remplir une malle des choses qui lui étaient indispensables pendant son séjour à Asnières. Elle n'avait pas de temps à perdre, car il fallait qu'elle eût pris possession de la maison quelques heures au moins avant d'y amener Gabrielle.

Elle ferma la malle remplie, bourrée d'objets divers, lorsque Durand arriva, impatient de savoir le résultat de la visite de sa complice à Gabrielle.

—Demain nous serons installées à Asnières, lui dit-elle joyeusement.

—Bravo ! fit Durand en se frottant les mains.

—Tu vois, je n'ai pas perdu de temps, ma malle est faite.

—Quand pars-tu ?

—Demain matin. Il faut que j'aie le temps de ranger mes affaires et de visiter la maison avant d'aller chercher la petite.

—C'est absolument nécessaire. Mais pourquoi ne pars-tu pas ce soir même ?

—Ce soir ! Est-ce que tu ne vois pas qu'il est nuit ?...

—Ma chère, répliqua vivement Durand, il n'y a aucune mesure de prudence qui ne soit bonne à prendre. Il y a certaines choses qu'il est préférable de faire la nuit, précisément parce que l'on y voit moins clair que dans le jour. Les concierges sont généralement curieux, as-tu prévenu les tiens ?

—Oui, je me suis inventée une tante à Bordeaux, et je leur ai dit que j'allais aller passer trois ou quatre mois près d'elle.

—Très bien, j'approuve l'invention. Est-ce qu'elle est lourde, cette malle ? dit Durand, en la soulevant par un bout.

—Elle ne doit pas être légère. Comme je ne veux pas revenir ici dans quinze jours, j'ai mis dedans toutes les choses dont je pourrai avoir besoin.

—Excellente précaution, fit Durand. Eh bien, ma chère, continuait-il, nous allons à nous deux descendre la malle, nous la porterons jusqu'à la plus proche station de voitures de place, et tu iras coucher cette nuit dans la maison d'Asnières.

—Du moment que tu le désires, je n'ai pas d'objection à faire.

—Tu t'installeras ainsi sans bruit et sans éveiller l'attention du voisinage. De plus, tu auras l'avantage d'avoir toute la journée de demain pour te reconnaître, faire l'inventaire du mobilier, mettre les clés dans les serrures, ouvrir et refermer les portes, et te préparer enfin à recevoir notre chère Gabrielle.

—Je vais être éloignée de Paris pendant plusieurs mois. Comment nous verrons nous ?

—J'ai pensé à cela, répondit Durand. Tous les dimanches, le soir, j'irai à Asnières. Outre la porte d'entrée sur la rue, il y a une autre petite porte au fond du jardin, laquelle ouvre sur des terrains incultes. C'est là que je t'attendrai tous les dimanches, entre dix heures et demi et onze heures du soir, plus tard, je viendrai plus souvent, tous les jours s'il le faut.

—C'est bien, dit Solange.

Elle prit son chapeau, se coiffa devant une glace, puis se retourna du côté de Durand, en lui disant :

—Je suis prête.

Un quart d'heure après, une voiture à deux chevaux emportait Solange dans la direction d'Asnières. Durand, les deux mains dans ses poches, un cigare entre les dents, s'acheminait vers le boulevard, comme un brave et honnête bourgeois qui va faire une promenade après son dîner.

XV

Le lendemain, à la nuit tombante, une voiture s'arrêtait devant la maison de la rue Vieille d'Argenteuil, Solange arrivait avec Gabrielle.

—C'est ici, dit Solange à la jeune femme.

Elle ouvrit la portière, mit pied à terre et tendit la main à Gabrielle pour l'aider à descendre.

—On ne saurait prendre trop de précautions, dit-elle, un accident est si vite arrivé.

Elle paya le cocher, et pendant que celui-ci déchargeait la malle de la jeune femme, elle ouvrit la porte d'entrée. Le cocher, complaisant, porta la malle jusque dans le corridor de la maison.

—Maintenant, ma chérie, vous pouvez être tout à fait tranquille, dit Solange à la jeune femme quand le cocher fut parti, vos amies ne viendront pas vous chercher ici.

Elles entrèrent dans la salle à manger, il y avait sur la table deux couverts, des radis roses, une tranche de foie gras, un poulet roti et une assiette de fraises.

—Voilà notre dîner de ce soir, dit Solange, un dîner froid comme vous voyez : nous nous soignerons mieux à l'avenir.

La pauvre Gabrielle, qui vivait si mal, depuis quelque temps surtout, trouvait que ce dîner, présenté comme trop modeste, allait être un véritable festin. Elles se mirent à table. Encouragée par Solange, qui suivait en cela les instructions de Durand, la jeune femme mangea avec beaucoup d'appétit. Elle avait faim. La malheureuse enfant n'avait peut-être pas mangé la veille, ni déjeuné le matin. Elle but un peu de vin. Cela fit du bien à son estomac délabré.

—Il y a longtemps que je n'ai fait un si bon repas, dit-elle ; vraiment, je suis honteuse de tant manger.

—Comme vous êtes enfant ! Vous n'avez pas supposé que vous continueriez ici votre existence de privations, je pense. Moi, je ne suis pas gourmande, mais il me faut chaque jour une nourriture convenable ; bien vivre est nécessaire à la santé. Je vois que vous aimez les fraises.

—Oui, beaucoup.

—Nous en mangerons souvent. En attendant, vous allez me faire le plaisir de ne pas laisser celles qui restent sur l'assiette.

Comment résister à tant d'amabilité et de prévenance ? Gabrielle mangea les dernières fraises.

—Maintenant, dit Solange en se levant, je vais vous faire voir la maison.

De la salle à manger elles passèrent dans la cuisine et ensuite dans le salon.

—Tiens, s'écria Gabrielle, vous avez un piano !

—Vous voyez.

—Alors vous êtes musicienne ?

—Non, répondit Solange un peu interloquée, c'était le piano de mon mari, je l'ai gardé... un souvenir.

—Je comprends cela, fit Gabrielle, rêveuse.

Elle s'approcha de l'instrument et l'ouvrit.

—Me permettez-vous ? dit-elle d'une voix hésitante.

—Certinement, répondit Solange, laissant voir son étonnement.

La jeune femme toucha doucement le clavier, comme pour faire connaissance avec lui, puis ses doigts agiles se mirent à courir sur les touches d'ivoire, et brillamment, avec un sentiment exquis, elle exécuta de mémoire un "andante" de Mozart.

Cette fois, la surprise de Solange se changea en ahurissement.

—Décidément, je me suis trompée, se disait-elle, cette jeune personne n'est pas une de ces malheureuses comme il y en a tant. Mais qu'est-elle et d'où vient-elle ?

—Autrefois, lui dit Gabrielle, j'adorais la musique. Si cela ne vous contrarie pas, vous me permettrez de jouer quelquefois.

—Tous les jours, ma maigronne, tous les jours, tant que vous voudrez.

Elles montèrent au premier.